

« J'ai mal aux os ».

Rituels, imaginaire partagé et changement social

Vivre un événement, une rencontre, un souvenir, c'est développer une intelligence du monde d'une manière spécifique dans un corps à corps quotidien, chacun par rapport à soi, à l'autre, aux autres dans chaque moment, au fil du temps.

La question de l'invisible dans l'imaginaire social, de l'image quelle qu'elle soit comme amorce de l'immensité inépuisable du monde ouvre un espace de communication où peut s'exprimer le sentiment religieux.

C'est bien ce qui se passe dans le *bilo*, rituel malgache très ancien où ce que chacun peut comprendre de l'ordre du monde passe par la déclinaison subtile d'images partagées à travers un sentiment commun réinitialisé dans chaque variante nouvelle de ce rituel. Le lignage ici n'est pas une catégorie anthropologique, mais le ressenti d'un sentiment d'appartenance vécu dans toutes les phases de la performance de ce rituel où s'opère la meilleure cohabitation qui soit avec les défunts : la promesse des naissances, de tous les enfants à venir.

Ainsi cet exemple malgache illustre à sa manière cette éternelle contradiction, la reconstruction nécessaire du réel dans le discours, scientifique comme politique, mais qui ne l'épuisera jamais et le simple mouvement de la vie, l'intelligence de notre être au monde et sa mise en forme concomitante qui fait justement l'objet de ce discours.

À Madagascar, l'ensemble des rapports sociaux était géré sur le registre des relations des vivants, et surtout de leurs mandataires, aux puissances du monde invisible selon un continuum qui se déploie du rêve jusqu'à la possession en passant par la maladie et les différents modes de communication avec les ancêtres lignagers. Dans les sociétés d'éleveurs sakalava et masikoro de l'ouest fortement hiérarchisées dont il est question dans cet article, un certain nombre d'éléments historiques permettent de situer les groupes selon les différents « ordres sociaux » constitutifs de la société : un ordre nobiliaire suivi d'un ordre roturier, *vohitse*, et d'un ordre servile. Les deux premiers groupes se réclament d'ancêtres plus ou moins lointains qui leur confèrent une identité sociale et politique alors que, par définition, les dépendants, le dernier ordre, *sont privés d'ancêtres*. La détention de tombeaux remarquables, de blasons claniques, de marques d'oreilles de zébus, l'accomplissement de rituels lignagers spécifiques dont le *bilo* et la circoncision, ont été pendant longtemps le privilège « des groupes avec ancestralité » (Ottino 1998).

À l'occasion d'un *bilo*, la mise en scène de la puissance d'un lignage agnatique requiert la présence concrète des autres lignages dans l'espace social du rituel. Cette parade prend tout à la fois la forme d'un défi et d'une reconnaissance, équilibre transitoire dans un rapport de forces qualifiant un

Michèle FIÉLOUX
CNRS-LAS, Paris

Jacques LOMBARD
Institut de Recherche
pour le Développement,
Marseille

Michèle Fiéloux est anthropologue et réalisatrice au Laboratoire d'Anthropologie sociale (CNRS), Collège de France, 52 rue du Cardinal Lemoine, 75005 Paris. E-mail : fieloux@ehess.fr

Jacques Lombard est anthropologue et cinéaste à l'Institut de Recherche pour le Développement (IRD), 44 Boulevard de Dunkerque, 13572 Marseille Cedex 02. E-mail : giacommo-lombard@orange.fr

ensemble régional essentiellement composé d'alliés matrimoniaux et l'on dit alors : « Les voilà, les gendres qui, tels des taureaux, piaffent sur la terre où ils ont pris femme ».

Nous retiendrons de ce rituel sa forme la plus classique encore présente jusqu'à ces dernières années, le *bilondrazana* ou *bilo réclamé par les ancêtres* concernant les seuls roturiers sans développer la question complexe, au cœur des évolutions contemporaines, de l'appropriation par les anciens dépendants des rituels lignagers à partir de la fin du XIX^e siècle. Par contre, nous évoquerons son évolution la plus récente, liée au développement irrépensible des échanges monétaires, à travers l'exemple du *bilo haboha*, le *bilo pour paraître* (Fiéloux & Lombard 1989), qui s'inscrit dans la logique propre au rituel classique pour résoudre dans l'ensemble lignager les problèmes nés des nouvelles activités économiques et du difficile processus de l'individualisation qui se développe à l'intérieur de ces unités de parenté.

Le *bilo*, qui désigne tout autant le rituel que la personne concernée par ce rituel, est un adorcisme dévoilant l'ensemble des représentations de la notion de lignage et donc en l'occurrence de l'agnation. Contrairement à ce qui est communément admis, il ne s'agit pas d'un rituel d'exorcisme, ni même d'un rituel de guérison personnalisé. Le *bilo* peut également être considéré comme un élément de *distinction* dans ces sociétés d'éleveurs très attentives à la hiérarchie sociale où le troupeau est le fondement de la puissance de chaque unité de parenté.

À côté d'autres rituels, ce dispositif est, pour chacun, l'occasion par excellence de « vivre » son inscription la plus étroite dans son groupe de parenté.

Rappelons que l'idéologie commune, en matière de parenté, des sociétés de l'ouest malgache repose sur trois points :

Une tendance, dans ce système exogame, à l'union endogamique réalisée en fait par le lignage dynastique et qui s'exprime par cet adage : « Le roi n'a pas de beaux parents ».

Une tendance dans les lignages les plus puissants à vouloir conserver les enfants de filles, en rejetant le géniteur, d'une manière ou d'une autre, surtout s'il appartient à un groupe de statut inférieur. Dans cette société, les filles pubères sont laissées libres de leur vie sexuelle. Les enfants nés de ces unions provisoires sont considérés comme des preuves de la fécondité d'une fille et, selon les cas, sont adoptés par son propre père ou son futur mari.

Enfin, la primauté des liens de filiation et de germanité confirmée par la faiblesse des liens de l'alliance.

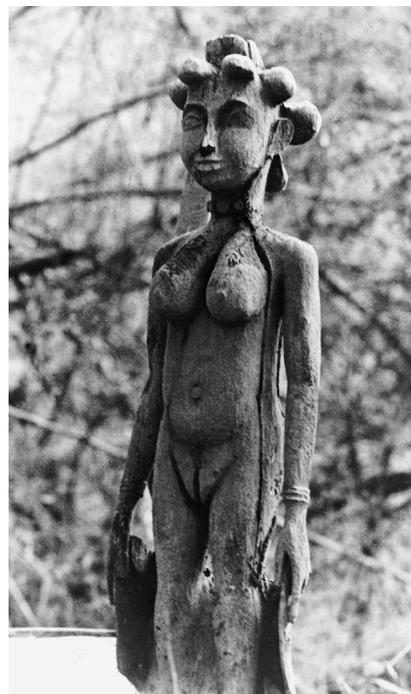
À cet égard, le *bilo* est bien la transcription des relations complexes entre le frère et la sœur qui jouent chacun un rôle complémentaire dans la continuité du lignage. Le frère aîné, chef de lignage, est le principal médiateur, dans différents rituels, auprès des ancêtres agnatiques sauf dans le rituel du *bilo* où c'est une « sœur », une femme qui joue la médiation en « engendrant » symboliquement « l'ancêtre » garant de la cohésion et de la reproduction du groupe. Cette complémentarité s'exprime dans la fonction permanente de *mpibilo*, celle qui est *bilo* qui, si elle l'a été une fois, peut rejouer ce même rôle autant que nécessaire. L'appariement du frère et de la sœur suppose en retour nombre d'interdits et de règles d'évitement se rapportant au toucher, à la vue, à ce qui peut être dit et entendu en présence

de l'un ou l'autre, révélant la part fantasmatique très riche de ce type d'inceste dans l'imaginaire social (Xanthakou 2000). Notons qu'on sépare dans les nécropoles les os des agnats masculins et féminins jusqu'à la cinquième génération ascendante. Au-delà, les os deviennent indifférenciés et peuvent être mélangés (Goedefroit & Lombard 2007). De même, l'inceste n'est plus reconnu à partir de ce niveau de profondeur généalogique...

Ce rituel périodique, qui se déroule tous les quatre à six ans, rappelle que le lignage, à l'image de son troupeau « référent », n'existe que par sa capacité de reproduction qui est menacée par la « stérilité » toujours prêtée aux femmes quand elles n'ont pas eu d'enfants ou seulement des filles. Le lignage doit être justement traité dans le corps de ces femmes qui devient alors le *corps malade* du lignage, son *image affectée*. En effet, la « stérilité » des femmes touche symboliquement tout autant leur propre lignage que, s'il s'agit d'une épouse, le lignage allié, propriétaire de sa capacité génésique auquel, dans ce système exogame, elles sont censées donner avant tout des garçons. En ce sens, la femme devenue veuve alors qu'elle n'a pas enfanté plusieurs fils est quasiment chassée par le groupe allié et retourne vivre dans son lignage, chez son père ou son frère et sera enterrée dans la nécropole paternelle. Dans le cas contraire, en particulier si elle a « donné » un grand nombre de fils, dix ou plus, elle restera définitivement dans le lignage de ses fils.

Le mariage n'existe que dans l'espoir d'une progéniture et engage en ce sens la performance de trois étapes formalisées accomplies pour le premier-né, fille ou garçon, qui anticipent la naissance désirée de garçons. La phase finale, le *soronake*, *prière pour l'enfant*, correspond à l'appropriation de la capacité génésique d'une femme par le lignage receveur qui, en échange, offre à son homologue une vache féconde ayant mis bas déjà six fois, chiffre qui est celui de la chance et de la vie. Enfin, la circoncision permet d'assurer l'affiliation définitive des fils à un lignage. Elle est effectuée vers l'âge de deux à trois ans, correspondant à un certain état de l'ossification du squelette de l'enfant, celui de la station debout sans faiblesse. Véritable naissance sociale d'un *être humain masculin* qui ne peut exister comme un acteur lignager que s'il a été « créé », « fabriqué » par les hommes, c'est-à-dire les agnats masculins. *L'engendrement d'un homme*, comme on peut l'observer dans de nombreuses sociétés, s'opère ainsi par son découpage progressif dans l'univers féminin, véritable *matière première humaine* qui contient tous les ferments nécessaires à cette élaboration spécifique conduite par les hommes, celle du domaine social et politique. Les femmes représentent ainsi l'ensemble le plus large qui constitue l'humanité dans le monde et, en cela, elles tirent le fil ininterrompu de la vie partant de Dieu et des ancêtres pour aller jusqu'au garçon affilié. Ce lien est symbolisé dans la circoncision par un fuseau de coton que les parentes proches ne cessent de filer (Fiéloux & Lombard, *Le fil de la vie*, 1986 (vidéo)). D'une certaine manière, elles apparaissent comme le résidu social de la fabrication des hommes tels les copeaux de la société *visible* puisque leur rôle éminent est de rendre possible cette succession d'engendremens, l'enfant, le fils et l'*ancêtre*.

« Elle a mal aux os », elle est affaiblie, amollie, *malemy*, régressant à l'état initial de l'enfant *mou et dépendant*, dont les os n'ont pas encore durci et qui ne peut se tenir debout. Ce statut d'enfant, équivalent à celui d'une



Vénus sakalava



Le "fil de la vie"

femme inféconde, l'autorise à cesser toute activité domestique. L'une de ses parentes agnatiques, et non sa propre mère, doit la traiter comme *son enfant*, la nourrir, la bercer, la *taquiner gentiment*.

Au moment d'engager le rituel, la femme atteinte par un tel mal et désignée comme *bilô* va ainsi incarner l'image la plus négative du lignage qui, tout au contraire, doit tendre vers le dur, *mahery*, et l'inaltérable à l'image des os des ancêtres fondateurs que l'on désigne comme *tao-lako, mes os*. Ce processus métaphorique où l'on rejoue les différentes phases de l'ossification d'un être humain rappelle la nécessité impérieuse du *durcissement* du lignage et répond à la conception dualiste de la personne, le *dur*, l'apport masculin, étant associé aux os, fabriqués à partir du sperme logé dans les vertèbres lombaires (Goedefroit & Lombard 2007), alors que le *mou*, l'apport de la mère, est associé à la chair et donc aux parties altérables du corps. En définitive, seuls les agnats masculins, générateurs des os, peuvent ainsi contribuer à la solidification graduelle et symbolique du lignage *expo-sée* comme telle dans la nécropole.

Seul le rituel du *bilô* est jugé efficace pour « guérir » ce mal qui s'abat sur le lignage tout entier à travers une personne. À l'évidence, le rituel ne peut résulter d'une décision venant exclusivement des vivants et trouve son origine au contraire dans le dialogue ininterrompu qui lie vivants et morts et, dans ce cas, un rêve dans lequel un ancêtre agnatique apparaît à l'un des membres du lignage pour faire connaître sa *volonté impérative: le bilô ou la mort!* Rêve dont l'interprétation revient aux détenteurs de l'autorité lignagère, chef de lignage et devin

astrologue. Ce sont les « morts contemporains » (Lombard 1988) que l'on rencontre dans les rêves, ceux que l'on a connus vivants et avec lesquels on entretient une infinité de rapports quotidiens à travers les interprétations incessantes de chaque événement, heureux ou malheureux. De cette manière, s'élabore une trame, une sorte de matrice de l'imaginaire, nouant la mémoire et la vie où la frontière entre les morts et les vivants s'estompe, tout en renforçant paradoxalement l'identité propre et irréductible de chaque monde. Univers en constante résolution où le sentiment de culpabilité peut rapidement se faufiler à l'occasion d'une lecture ou d'une autre de la *présence* d'un ancêtre.

Dans le cas du *bilô*, il s'agit de parents très proches, qui appartiennent tout au plus à la troisième génération ascendante. Le dialogue s'engage selon un registre d'hostilité déclarée et réciproque. Les responsables du groupe lignager s'offusquent de l'intrusion des aïeux autoritaires: « Laissez-la donc, nous savons très bien comment nous occuper d'elle! »

Revendiquant de cette manière leur propre pouvoir, à l'image du cadet qui affirme enfin son autonomie face à l'aîné, ligne de fracture classique et permanente entre agnats masculins à l'intérieur du lignage et que le rapport des vivants avec leurs défunts permet de *jouer* et ainsi de dire dans une altercation feinte. Il se passe là quelque chose qui dépasse la personne du

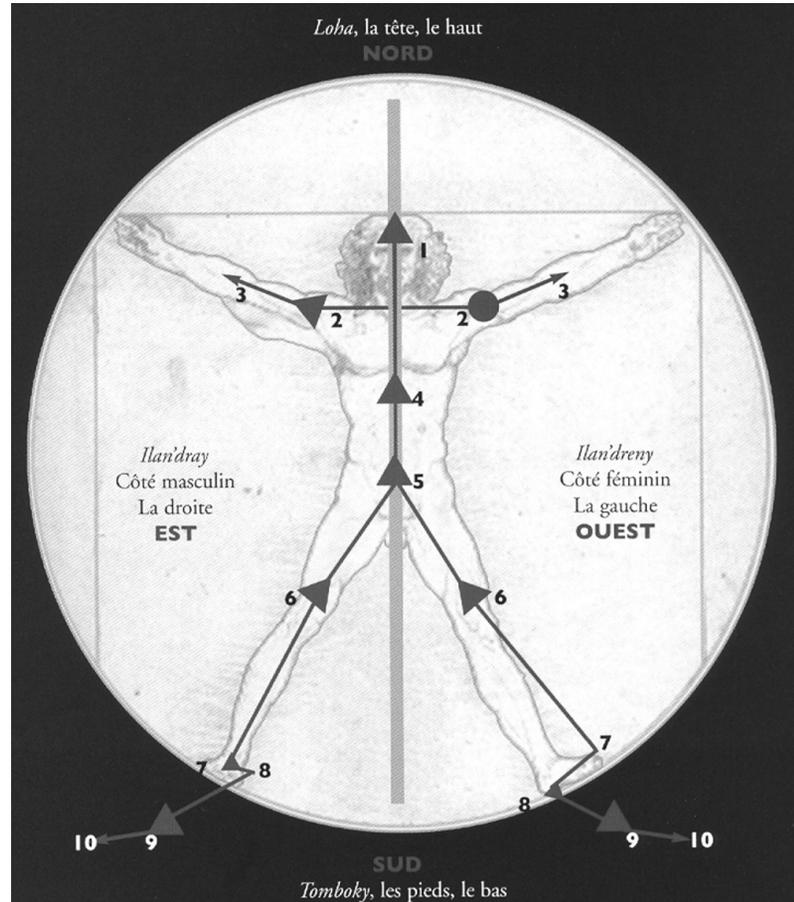
malade pour impliquer le groupe des agnats qui, confronté à l'éventualité de la disparition de l'un d'entre eux, sera à chaque fois *renvoyé* à son incapacité à vivre et à se penser comme un seul corps.

Cette métamorphose de la personne *bilo* vers ce point d'aboutissement, l'ossification, sorte de perfection de l'*être*, symbole achevé, témoin de la supériorité, de la parole qui pèse, du policé, de l'inaltérable, se développe d'une manière concomitante avec la fermentation du miel en hydromel, métaphore qui rend compte de manière générale de la porosité entre les deux mondes et du passage du monde des vivants, dit cru, à celui des morts, dit cuit. On assiste ici tout autant à l'apparition de l'ancêtre dans le monde des vivants qu'à la mue du *bilo* en un défunt parmi ses descendants. La *bilo* va se redresser progressivement en dansant, se durcir, accompagnée par un chœur réunissant toute sa famille. Plus elle danse, plus elle figure l'ancêtre. La danse, qui répond au rythme de la musique, évoluant d'un pas presque timide vers un mouvement de plus en plus délié et érotisé, progresse crescendo sur l'échelle du cru et du cuit et permet de *percevoir* les différents états de la présence de l'ancêtre parmi ses descendants. Cette rencontre entre vivants et morts se conclut lorsque tous les agnats présents, hommes, femmes, enfants, entourent le *bilo-ancêtre* avec un grand respect, fondus en quelque sorte dans un vrai mélange des corps jusqu'à atteindre son acmé le dernier jour dans une *réalisation*, la plus physique qui soit, la plus imagée du *corps lignager tout entier*. On dit alors que : « Tous les ancêtres du lignage sont là aussi, on ne peut les voir, mais on sait qu'ils sont là ».

Comme toute personne de rang très élevé et *a fortiori* pour un roi, image de la divinité parmi les vivants, le *bilo-ancêtre*, alors appelé Seigneur, ne peut montrer aucun signe de vulnérabilité, de faiblesse. Son visage reste impassible et *sa langue doit être tranchante*, comme il convient à celui qui détient l'autorité, qui « commande » à la manière du roi, *mpanito vola*, *celui qui tranche par la parole comme par le fer*. Le *bilo-ancêtre* s'autorise tous les gestes du pouvoir, donnant les ordres les plus sidérants, transgressifs et reçoit, par exemple, la preuve de sa toute-puissance en se faisant laver les pieds, évoquant de cette manière le geste de souveraineté des anciens rois qui offraient la plante de leurs pieds à la langue de tous leurs sujets et des étrangers de passage !

La performance du rituel suppose que chacun « recule » d'un cran afin que l'*ancêtre-bilo* occupe *visiblement* la place la plus élevée selon un ensemble de règles très codifiées associées à des catégories binaires telles que le haut et le bas, la droite et la gauche, et surtout au *vintana*, à l'astrologie ; la séquence finale dite *agnabo haja*, *se mettre au-dessus de*, en est l'expression métonymique. En effet, l'*ancêtre-bilo* dans ce système social très hiérarchisé doit se situer à grande distance du sol, du bas, de l'inférieur y compris du chef de lignage. À la fin du rituel, lorsque l'*ancêtre-bilo* trône sur l'estrade, plus haute que toute autre construction, sa position est bien, de tous les points de vue possibles, celle de l'*ancêtre*. Un échange rituel de nourriture s'opère alors entre l'*ancêtre* et le groupe lignager, symbolique de la relation d'interdépendance entre vivants et morts. Ces derniers deviennent les parents « ambivalents », nourriciers, protecteurs, féconds et à l'occasion vengeurs, auxquels chacun se trouve attaché, puise ses propres forces et en même temps contracte une dette... Ainsi, la voix de l'ancêtre présente à tous les niveaux des activités écono-

miques et sociales est bien celle d'une régulation permanente au prix d'une sauvegarde des hiérarchies et des pouvoirs. De cette manière, il est quasiment impossible que les distorsions les plus graves, les injustices, les accaparements, les tromperies... puissent être jamais énoncés comme tels !



À cet égard, les femmes, confrontées à la langue de bois du *discours des ancêtres*, sont bien le seul canal pour tous les conflits « tus », notamment au sein de la fratrie, qui mettent en danger l'unité du lignage (Fiélox 1988). Elles portent la douleur de la communauté, la crainte de la stérilité, mais aussi celle de l'impuissance chez les hommes, l'une des premières conséquences de la sorcellerie, arme par excellence de la rivalité entre parents. L'éleveur qui, au seuil de sa vie perd son troupeau, décimé par une maladie, jamais jugée « innocente », ou pillé par d'autres lignages, perd sa virilité, sa capacité à contribuer par son sperme à l'ossification. On dit alors par dérision qu'il *peut être fait bilo* ! Et ainsi, selon le commentaire d'un devin astrologue (Fiélox & Lombard, *Histoire d'une femme ou la maladie du bilo*, 1986 (vidéo) : « Le bilo est une maladie du cœur. Les femmes sont trop indulgentes, quand on leur fait du mal, elles ne disent rien mais à la longue cela tourne en maladie ».

Remarque également développée par un groupe de femmes, dans le même film, faisant état de leur propre vulnérabilité dans la vie courante et de la place qui leur revient dans le *bilo* en tant que médiatrices du rapport des

êtres humains à l'invisible. Par contraste, le discours tenu par les hommes traite essentiellement des représentations et des principes liés à la notion de lignage.

Comme nous l'avons dit plus haut, il est possible de décliner presque à l'infini toutes les images présentes dans ce rituel et qui se répondent les unes avec les autres pour rappeler, synthétiser en quelque sorte le sentiment partagé d'appartenance à un lignage et, par ce biais, « l'idée » du lignage lui-même qui situe chacun dans l'immensité du cosmos, dans son équilibre fondamental et ainsi dans la dynamique de l'éternité.

Le squelette représenté par ses articulations, classées selon huit niveaux principaux, est une métaphore de tous les degrés de génération à l'intérieur du lignage. De l'ancêtre fondateur du lignage à tous les enfants à venir. De la tête qui symbolise le divin et sa protection aux articulations du pied qui représentent les chances du futur. La forme prise par l'adorcisme se calque sur cette représentation du « corps lignager » puisque l'ancêtre n'est pas incorporé comme dans la transe de possession par un ancêtre extérieur au lignage, mais se tient au niveau des articulations de la personne *bilo*, là où justement les *os lui font mal*, là où justement il faut préserver la cohésion du lignage, à l'endroit même où le lignage assure les éléments clefs de sa pérennité.

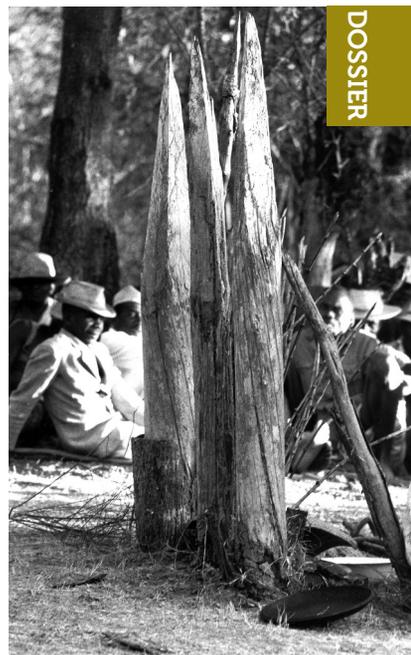
L'ensemble de ces conceptions est symbolisé, entre autres, par le *bois sacré*, *hazomanga*, ou autel de lignage, poteau époinaté, planté à l'est du village, lieu où se déroule l'essentiel des rituels ; image du lien ininterrompu entre les ancêtres les plus reculés et tous les enfants à venir symbolisés par l'écorce encore présente sur l'emblème. La partie médiane entre le bois nu et l'écorce marque la place des vivants fornicateurs et médiateurs entre ces deux pôles. Un lignage qui « blanchit », qui n'a plus de descendants, raye en quelque sorte ses ancêtres de l'au-delà puisque c'est l'échange qui s'opère entre vivants et morts dans le sacrifice qui entretient l'immortalité des ancêtres.

Le *tatalambilo*, l'estrade surélevée où se tient l'ancêtre-*bilo* est une image du *vintana*, les douze signes zodiacaux, projection du cosmos qui peut se décliner à l'infini dans un double sens, vertical et horizontal, comme dans la maison, le tombeau et le parc à bœufs... et rend visible la hiérarchie sociale.

Enfin, deux images fabriquées dans le cadre de ce rituel sont particulièrement investies comme « images » de l'ancêtre dévoilant différents états de sa présence au milieu de sa descendance. Le *sarimbilo*, ou

image de la personne *bilo*, effigie sculptée pendant le rituel sur le modèle de l'autel lignager, représente tout autant les ascendants et tous les descendants présents et à venir, opposant la partie supérieure écorcée jusqu'au sexe, le passé que l'on remonte jusqu'à Dieu à la partie couverte de son écorce, le futur, les descendants. Il est l'objet par excellence qui recèle tout le sens du rituel et sera abandonné sur place à son issue.

Enfin, le *dabara*, le zébu ainsi désigné, toujours un mâle, choisi « par amour » dans le troupeau lignager par l'ancêtre-*bilo* et qui sera son image dans le monde des vivants. On scelle une alliance indestructible entre cet animal et la *personne bilo* qui a incarné l'ancêtre. Animal impérissable que



Hazomanga





Ci-dessus : Sarimbilo
Ci-contre : Tatalambilo

l'on ne peut ni tuer ni vendre ni sacrifier et qui sera remplacé à sa mort s'il disparaît avant cette personne car *le fil de la vie* ne doit pas s'interrompre.

L'institution du *bilo*, qui était le levier par lequel se distillait la force du lignage et s'éliminait sa faiblesse à travers l'un ou l'autre de ses membres, se développe maintenant sous une nouvelle forme dont le nom que nous avons cité plus haut est le *bilo haboha*, le *bilo pour paraître*. Le rituel devient un lieu de parade du monde contemporain et constitue à bien des égards l'une des articulations les plus souples de l'organisation sociale confrontée à sa nécessaire évolution. L'argent se substitue au zébu comme source du pouvoir dans ces sociétés d'éleveurs où, selon la logique ancienne, *tout ce qui se faisait, se faisait par rapport aux zébus*.

Toutes les images citées plus haut qui coagulent la notion de « lignage » s'estompent, comme « vieilles », dépassées, décalées. Le *bilo* n'est plus cette femme stérile dont la matrice *a contrario* accueille symboliquement l'engendrement de l'ancêtre garant de la cohésion du groupe lignager. Le couple frère-sœur, qui assure la reproduction du lignage, a quitté le devant de la scène. Désormais, l'acteur *bilo* est un homme riche, bien portant, costaud, gras, dressé, qui porte haut sa réussite, tout en recherchant dans un double mouvement à faire reconnaître sa nouvelle position sociale, en particulier par les membres du lignage, pour mieux la banaliser. Seules de très rares femmes, toujours célibataires, se font voir dans ce rôle de « malade costaud » qui risque d'avoir



un impact sur leur identité de genre. Par contre, l'homme s'exhibe à cette occasion à travers son épouse qui se montre avec une robe neuve, juste assez décolletée pour découvrir ses bijoux, ou qui mime l'objet convoité par excellence par toute femme, cette nouvelle forme d'épargne, une machine à coudre. On la voit se déhancher, le coude s'écartant de la taille... C'est aussi l'occasion pour l'épouse de se voir récompensée pour sa bonne conduite, travaillant, économisant pour l'honneur du lignage de son mari, si elle ne veut pas être soupçonnée d'être une prédatrice pour ce groupe et donc une femme dangereuse à la limite de la sorcière.

Les rituels du *bilo pour paraître* ont connu, dès les années 1980, un véritable essor dans le sud-ouest malgache, en écho au développement spec-

taculaire de la culture commerciale du coton et donc à l'enrichissement de certains confrontés à l'injection de monnaie la plus massive que la société ait jamais connue. Une nouvelle conception de la richesse s'est alors forgée sous le nom d'*argent chaud*, qualificatif associé aux malheurs, à la maladie, à tout ce que l'on ne connaît pas et qui peut s'avérer dangereux. Désormais, le rituel va devoir opérer ce passage nécessaire « du chaud » au « froid », cette dernière propriété étant associée à la santé et à la vie, à travers des fêtes somptueuses, sorte de *potlatch* invitant le *bilo vondrake*, le *costaud*, à exhiber sa richesse jusqu'au paroxysme, puisque cette démonstration s'accompagne de la destruction volontaire de certains biens. Alcool répandu, argent jeté à la volée, billets que l'on roule et que l'on allume (ou feint d'allumer) comme une cigarette, danse du riche qui « beugle », tel le taureau puissant, en imitant les cornes et la démarche de chaque bête de son troupeau.

Ce gaspillage n'est qu'une apparence car, tout compte fait, on dépense sans guère dépenser. Grâce au système de don et de contre-don qui s'inscrit dans un réseau très large constitué de parents proches, d'alliés matrimoniaux, de frères par le sang, de voisins..., le résultat final est plutôt à l'avantage de l'organisateur de la fête qui récupère au moins la totalité de la mise de départ. L'argent dépensé au cours de cette fête, aussi bien par l'hôte que par les invités, passe de cette manière au travers d'une sorte de filtre qui le *refroidit* et le rend ainsi utilisable.

On cite le nom des *bilo vondrake* qui ont pu acquérir de cette façon des biens plus adaptés à leurs besoins, achat de tôles pour la toiture, acquisition d'une parcelle de terre irriguée, d'outils agricoles..., développant aussi les nouvelles activités économiques qui pèsent maintenant fortement dans la distribution des pouvoirs et des positions. ■

Bibliographie

- Bloch M. *La violence du religieux*. Paris: Odile Jacob; 1997.
- Faublée J. *Les esprits de la vie à Madagascar*. Paris: PUF; 1954.
- Fiéloux M. Femmes, terre et bœufs. In: Fiéloux M., Lombard J. *Elevage et société*. Tananarive MRSTD-Orstom; 1988. p. 145-162.
- Fiéloux M, Lombard J. Le bilo du coton ou la fête de l'argent. Les dynamiques internes de la transformation sociale. *Cahier des Sciences humaines* 1989; 25: 499-511.
- Fiéloux M, Lombard J. *Le fil de la vie*. Film 15'. Coproduction ORSTOM/MRSTD Madagascar; 1986. <http://vimeo.com/28012286>
- Fiéloux M, Lombard J. *L'histoire d'une femme ou la maladie du bilo*. Film 28'. Coproduction ORSTOM/MRSTD Madagascar; 1987.
- Goedefroit S, Lombard J. *Andolo. L'art funéraire sakalava à Madagascar*. Paris: Biro; 2007.
- Héritier F. *Masculin/féminin. La pensée de la différence*. Paris: Odile Jacob; 1996.
- Lombard J. *Le royaume Sakalava du Menabe. Essai d'analyse d'un système politique à Madagascar, 17^e-20^e*. Paris: ORSTOM, « Travaux et Documents n° 214 »; 1988.
- Ottino P. *Les champs de l'ancestralité à Madagascar. Parenté, alliance et patrimoine*. Paris: Karthala-Orstom; 1998.
- Rouget G. *La musique et la transe*. Paris: Gallimard; 1990.
- Xanthakou M. L'inceste: rêves et réalités. In: Héritier F, Cyrulnik B, Naouri A. *De l'inceste*. Paris: Odile Jacob; 2000. p. 172-212.
- Zempleni A. Des êtres sacrificiels. In: Cartry M. *Sous le masque de l'animal. Essais sur le sacrifice en Afrique noire*. Paris: PUF; 1987. p. 267-315.

Résumé

« J'ai mal aux os ». Rituels, imaginaire partagé et changement social

La question du sentiment religieux est bien au cœur de la relation du sujet à son espace social. Conviction vécue au plus profond des consciences individuelles qui nourrit dans le même temps le sentiment de l'appartenance à une même communauté. Le rituel malgache du *bilo* nous permet de nous interroger sur la plasticité d'un tel sentiment en approchant l'expérience des membres, jusqu'à six générations, d'un même lignage agnatique, défunts et vivants, regroupés à cette occasion avec leurs alliés de toute nature. Tous portés et définis en quelque sorte par une mémoire partagée fondée sur une multiplicité d'éléments factuels et symboliques, d'images qui sont des amorces de l'imaginaire.

Mots-clés : *rite, filiation, groupe d'appartenance, société patriarcale, Madagascar, Bilo.*

Abstract

« My bones hurt ». Rituals, shared imaginary and social change

The question of religious feelings is at the heart of the relationship of the human being with its social space. This conviction is lived within the individual conscience and nourishes at the same time the feeling of belonging to a same community. Through the malgache ritual of *bilo* we question the plasticity of such a feeling and approach the experience six generations of members of one agnatic lineage, dead and living, united on this occasion with all sorts of allies. All are carried by a shared memory built on multiple symbolic and factual elements and on images which are starters of the imaginary.

Key words : *ritual, filiation, group of belonging, patriarchal society, Madagascar, Bilo.*

Resumen

« Me duelen los huesos ». Rituales, imaginario compartido y cambio social

La cuestión del sentimiento religioso es primordial en la relación del sujeto a su espacio social. Es una convicción vivida desde lo más profundo de las consciencias individuales que alimenta al mismo tiempo el sentimiento de pertenencia a una misma comunidad. El ritual malgache del *bilo* nos permite interrogarnos sobre la plasticidad de un sentimiento tal a través del abordaje de la experiencia de los miembros de la comunidad, por hasta 6 generaciones del linaje paterno, difuntos y vivos, reunidos a esta ocasión con sus aliados de toda índole. Todos ellos incluidos y definidos por una memoria compartida fundada sobre una multiplicidad de elementos de realidad y simbólicos, de imágenes que son un reflejo de lo imaginario.

Palabras claves : *rito, filiación, grupo de pertenencia, sociedad patriarcal, Madagascar, Bilo.*

Crédits photographiques : Jacques Lombard